

SAINTE-PRAXÈDE

La mosaïque absidale. — Décadence de l'art romain au neuvième siècle. — La Chapelle de Saint-Zénon.

Si l'on veut savoir à quel degré d'impuisance et de maladresse, à quelle misère esthétique les artistes romains du neuvième siècle étaient déçus, c'est ici qu'il faut venir.

La légende rapporte que sainte Praxède, sœur de sainte Pudentienne, recueillit les restes des premiers martyrs chrétiens, au temps de Néron; le puits dont la margelle hexagonale se voit au centre de la nef majeure contiendrait ces précieuses reliques.

Vers 822, le pape Pascal I^{er} fit construire l'église actuelle et l'orna de mosaïques.

Pour l'abside, les décorateurs ne se mirent pas en frais d'imagination : ils copièrent simplement la mosaïque de l'Église des Saints-Cosme-et-Damien, en substituant l'image de sainte Praxède et de sainte Pudentienne à celle des deux martyrs arabes. L'exactitude de

la copie permet de mesurer la décadence accomplie en quatre siècles. Le mosaïste ne sait plus ni peindre ni dessiner, parce qu'il a désappris de voir. Les corps qu'il représente sont désarticulés, informes, contrefaits; les visages sont inexpressifs ou vaguement hébétés. Nulle idée morale, nulle pensée religieuse ne se dégage de l'œuvre. L'abus des couleurs vives ne rend que plus saisissantes la gaucherie du travail et la pauvreté de l'inspiration.

Cependant, à l'arc triomphal, on croit discerner un faible effort d'originalité, le souci de mettre en scène un grand nombre de figures et de les disposer selon les lois de la perspective. L'artiste a pris pour sujet l'éblouissante vision qui termine l'Apocalypse : « Et moi, Jean, je vis la cité sainte, la Jérusalem nouvelle qui, venant de Dieu, descendait du ciel, parée comme l'épouse pour son époux. Elle était toute brillante de la clarté divine, comme si elle eût été construite en jaspe cristallin. Douze anges veillaient aux portes, etc. »

Mais, dans cette composition, que d'inexpérience encore et de grossièreté!

Sur l'un des bas-côtés, la Chapelle de Saint-Zénon, obscure et mystérieuse comme un hypogée, nous montre, à la voûte, une œuvre

devant laquelle, non sans surprise, on se laisse attarder. Quatre anges vêtus de blanc supportent, de leurs bras effilés, l'image du Christ qui rayonne au plafond. Ces jeunes corps sveltes ont le geste élégant; on croit découvrir en eux comme un reflet de grâce antique.

A deux pas de ces mosaïques, dans la chapelle latérale du Crucifix, est un superbe tombeau, des dernières années du treizième siècle, le sarcophage du cardinal Ancherà. Le mort, en grand costume rituel, repose, les yeux demi-clos, sur un lit de marbre somptueusement drapé. Le personnage est d'une noblesse tranquille et simple qui fait impression. Un art supérieur a disposé les plis des étoffes. Depuis des siècles, on n'avait su manier les draperies avec cette largeur et cette souplesse. Les maîtres de l'école pisane peuvent venir à Rome maintenant : ils trouveront des élèves prêts à les comprendre et à les imiter.

L'AVENTIN

Le Temple de Diane Aventine. — Marcella. — L'Eglise de Sainte-Sabine et saint Dominique. — Le Prieuré de Malte. — Sainte-Prisque. — Le *Castello-di-Costantino* et Othon III.

La colline, abrupte et longue, est presque inhabitée, comme si l'antique malédiction des patriciens pesait toujours sur elle. On n'y voit que des terrains vagues, des champs, des vergers, quelques églises, un cimetière, deux couvents. Nul site de Rome n'est plus calme, plus désert, plus retiré de la vie. On a peine à se figurer que tant de colères y aient fermenté jadis, que tant d'orages politiques se soient condensés là.

Dès le règne de Servius Tullius, un temple de Diane couronnait le mont au milieu d'un bois. Le culte de la déesse continua d'y être célébré jusqu'au jour où les Goths d'Alaric incendièrent le quartier.

Un souvenir intéressant pour l'histoire du christianisme se rattache à cette catastrophe.